

## La famille des Romands : une histoire de générations

Qu'est-ce qui importe réellement dans la société d'aujourd'hui ? Si l'on part du principe que la littérature reflète le monde dans lequel nous vivons, force est de constater que la famille y joue un rôle essentiel. En effet, ce thème est abordé dans bien des livres sélectionnés pour le prix du Roman des Romands et, même si les ouvrages qui m'ont servi à effectuer ce parcours de lecture présentent des cas extrêmes et peu fréquents, ils témoignent de l'importance de la famille au cœur de notre société. J'ai donc choisi trois romans et une nouvelle pour mon travail : dans *Les Valets de nuit* de Marie-Jeanne Urech, une famille lutte contre la misère et contre le système dévastateur par lequel elle se voit broyée ; *Un homme ébranlé* de Pascale Kramer nous présente le déclin d'un homme condamné par son cancer qui fait la rencontre de son fils illégitime ; Douna Loup livre dans *L'embrasure* le récit d'un jeune homme orphelin élevé par son grand-père qui rencontre une femme qu'il prendra pour sœur ; dernière nouvelle du recueil *Angeles* de Reynald Freudiger, « La Rivière de cailloux » nous peint finalement le sombre tableau d'un parricide sanglant. La structure de ce travail est comparable à celle d'un arbre généalogique. Il ne fait pas un tableau exhaustif des familles présentées dans les ouvrages, mais cible trois générations, une par partie du développement : le grand-père pour commencer, puis le père, avant de conclure sur le frère et la sœur.

\*\*\*

Parmi les livres sur lesquels je me suis penché pour réaliser ce parcours de lecture, deux romans présentent une figure de grand-père : les personnages de Lou, dans *L'embrasure*, et de Séraphin, dans *Les Valets de nuit*, incitent le lecteur à l'empathie, chacun à sa manière. Ils jouent des rôles essentiels pour les personnages qui les entourent. Tous deux ont subi autrefois un traumatisme important, qui les marque encore aujourd'hui et les hante au quotidien. On comprend alors que les personnages de cette génération tendent à symboliser l'ancrage dans le passé, le regard en arrière, ainsi qu'une certaine souffrance.

Le grand-père du narrateur de *L'embrasure*, Lou, est un personnage touchant et émouvant. Fortement marqué par le décès de sa fille et de son mari, qu'« il n'a jamais accepté » (p.101), puis par celui de sa femme Odette dont « il est encore mal remis » (p.23), il peine à retrouver goût à la vie. Sa mémoire « un peu défaite » (p.43) commence à lui faire gentiment défaut et ne l'aide pas à aller de l'avant : « il reste seulement l'oubli et le goût du passé, en arrière » (p.148). Il cesse d'accompagner son petit-fils à la chasse et lui lègue son matériel, un geste très symbolique empreint de « nostalgie » (p.43). Bien que « la vieillesse lui pendouille sous le nez » (p.23), Lou ne se laisse pas aller. Il vit dans un appartement propre et remplit son frigo, se coiffe et s'habille, lit et se promène. De plus, ce personnage joue un grand rôle dans la vie du narrateur : c'est lui qui lui a « appris la forêt et la persévérance » (p.22). Il comble également l'absence de figure paternelle du narrateur, recueilli par ses grands-parents à l'âge de deux mois. Complices, ils rient, mangent, trinquent ou commentent ensemble les photos d'enfance du narrateur qui a toujours une pensée pour Lou et rêve même régulièrement de lui.

Dans *Les Valets de nuit*, Séraphin n'est que « peut-être le grand-père » (p.9) mais joue pleinement ce rôle dans la famille Chagrin, en préparant tant bien que mal le déjeuner des enfants par exemple. De plus, la réaction innocente de ces derniers lorsqu'ils répondent aux policiers que Séraphin « est déjà dans une maison, sa maison » (p.29) et celle, très protectrice, de Rose face au prédicateur après l'épisode de la bague au cimetière tendent à montrer qu'il est bien le grand-père. A l'instar de Lou, il a subi un traumatisme dans son passé et peine à le surmonter : « la Drôle de Guerre, celle qui lui avait logé du métal dans la tête » (pp.25-26). Petit à petit, les « fugues alambiquées de Séraphin dans son propre cerveau » (p.64) le

déconnectent de la réalité et il devient le type-même du vétéran dont le sacrifice n'est pas reconnu, qui sombre dans la précarité et la folie. Une peur, celle de la nuit, et une obsession, celle de l'Homme noir, hantent désormais le pauvre vieillard. « Prostré devant un interrupteur qu'il (observe) d'un œil inquiet » (p.9), il redoute toute absence de lumière qui lui fait revivre la guerre, les bombardements, la mort de ses camarades. Sa monomanie pour l'Homme noir, « une vieille connaissance qu'il (vénère) pour son esprit de justice, sa bonté et qu'il (espère) un jour rencontrer » (p.16), croît avec les problèmes de la famille Chagrin. Séraphin est en effet persuadé que celui-ci peut les aider à surmonter la crise, avant de comprendre que « l'Homme noir est mort » (p.101). Démuni et désenchanté, il met alors le feu à la maison après l'expulsion de sa famille, « comme on le lui avait appris à la guerre » (p.128).

\*\*\*

Intéressons-nous maintenant à la génération suivante, celle des pères. Dans les romans que j'ai choisis, ces personnages montrent bien des extrêmes. Les relations qu'ils entretiennent avec leurs enfants sont rarement aisées, et le tableau plutôt sombre : du père en phase terminale de cancer d'*Un homme ébranlé* au père assassiné par son propre fils dans « La Rivière de cailloux », dernière nouvelle d'*Angeles*, en passant par le père absent, mort prématurément dans *L'embrasure* ou travaillant pour tenter de sauver sa famille dans *Les Valets de nuit*, les figures paternelles n'ont pas le beau rôle. Cette partie portera davantage sur le lien (presque toujours) difficile entre ces pères et leurs enfants, sur le choc générationnel opposant les personnages de ces récits.

Une fois n'est pas coutume, commençons par l'exception à la règle. Dans *Les Valets de nuit*, Nathanaël a tout du père parfait. Entièrement dévoué à sa famille, il accumule les emplois jusqu'à l'absurde, préfère donner de sa personne pour éviter à ses proches une existence encore plus misérable « sous des bâches ou dans des caravanes-champignon » (p.43) et pense continuellement « aux siens, au souper familial » (p.67) lorsqu'il travaille. Seule la distance et la longue absence compliquent la relation qu'il entretient avec ses enfants et, quand son emploi du temps le permet, il se montre très affectif et câlin. De plus, « malgré toutes ces difficultés et bien des sacrifices, Nathanaël (garde) espoir » (p.93), ce qui fait de lui la figure paternelle la plus positive de ce parcours de lecture.

Dans *Un homme ébranlé*, Claude est un homme affaibli, diminué, qui sent sa fin arriver. C'est cela-même qui le pousse à accomplir les démarches nécessaires afin de voir pour la première fois son deuxième fils, Gaël, né d'une aventure vieille de onze ans. Un lien très étrange et peu commun se tisse entre les deux. Lors de la première rencontre tout d'abord, une gêne est perceptible des deux côtés. Claude parle d'un ton « d'une désolante raideur » (p.13), propose un tour en voiture « histoire de ne pas être obligé de se regarder, de faire passer le temps » (p.14) et tente tant bien que mal de « meubler le silence » (p.15). Gaël, lui, se montre « mal à l'aise » (p.20) et observe « non pas le père, mais l'homme malade » (p.16). Il se soucie néanmoins de « faire bonne impression » (p.20). Au terme de cette première rencontre, le père est déçu, le fils s'ennuie, et « aucune familiarité ne (s'est) installée entre eux » (p.19). Claude accepte toutefois le traitement de son cancer après cette rencontre : Gaël devient donc la raison pour laquelle il lutte, au grand dam de son autre fils, Cédric. Lorsque Gaël revient, Claude se prépare à « [endurer] seul et sans un mot la déception du peu de complicité et de plaisirs ressentis » (p.58). Rongé par « la seule culpabilité, compliquée d'irréparables remords et inquiétudes » (p.58), il veut reconnaître son fils pour « rattraper au moins ça » (p.68). Quand Gaël est ramené après sa fugue, il affirme à Simone, la femme de Claude, qu'il n'est « même pas obligé de l'aimer » (p.123), mais le séjour se termine sur une note optimiste, dans une « tentative empruntée de réconciliation » (p.127), autour d'une table de ping-pong.

Toujours dans *Un homme ébranlé*, Claude noue avec son premier fils Cédric une relation difficile. Ce dernier a été « retiré tôt et longtemps » (p.26) à son père et l'attachement

de ce dernier a toujours été constitué de « pur remords » (p.26). Cédric quant à lui se révolte lorsque son père décide de prendre le traitement après avoir rencontré Gaël alors qu'il l'avait toujours refusé : « Au moins maintenant on sait combien on est aimés » (p.34), dit-il. Il se montre cependant fortement attaché à Claude, d'une « loyauté de fils (...) si indéfectible malgré les vexations endurées » (p.71). Très affecté par la maladie de son père, Cédric souffre de voir son père dans cet état, se trouvant parfois dans une « confusion proche des larmes » (p.69), choqué, anxieux et vulnérable face à la progression de la maladie. Au fil des pages, leur relation se tend encore davantage, lorsque Claude évite son fils et « (ne remarque) pas sa présence, ou du moins ne (le salue) pas » (p.120), et se termine sur une note plus pessimiste que la « réconciliation » entre Claude et Gaël : Cédric, dépité, est « catastrophé d'avoir vu Claude si diminué et d'avoir à assumer une brouille avec lui dans cet état » (p.133).

Le cas du narrateur de *L'embrasure* reste très particulier. En effet, celui-ci n'a pas connu son père et la seule figure paternelle qu'il reconnaît est celle de son grand-père maternel, Lou : « J'ai eu Odette et Lou, ce sont eux qui m'ont aimé » (p.101). Or, Lou ne se contente pas de combler la lacune paternelle, il se charge également de raviver du mieux qu'il peut le lien entre le narrateur et ses parents décédés. Lou lui parle d'eux, lui montre des photographies et lui lègue des objets leur ayant appartenu. Le narrateur, en revanche, « n'aime pas parler de ces choses-là » (p.78). Il se montre très indifférent, stoïque devant ce qui est « juste une photo jaunie » (p.61), « une vieille robe de souvenirs qui n'existent pas » (p.82) ou des « petites bricoles du passé » (p.71). Pour le narrateur, « à quoi ça sert d'en savoir plus » (p.101), dès le moment où l'on a déjà une mère et un père de substitution ? Le père (véritable) est ici inexistant, et l'on pourrait qualifier la relation que le narrateur entretient avec lui de difficile, dans la mesure où celui-ci vit dans le déni : il a tiré un trait sur la génération de ses parents pour revenir à la précédente, celle de Lou. Il s'agit donc d'un bouleversement de l'ordre établi.

Si l'on poursuit dans cette direction, le paroxysme du bouleversement générationnel est atteint dans « La Rivière de cailloux », dernière nouvelle du recueil *Angeles* : un enfant y tue son père de manière atroce. Les liens qui réunissent les personnages sont relativement flous dans ce récit, mais l'homme assassiné a affirmé que sa propre sœur était la « tante » (p.169) de son bourreau, et ce dernier complète par l'évocation de son « oncle » (p.174), le frère de sa victime. Nous sommes donc bien devant un parricide, dont l'horreur frappe par le réalisme de la description. La manière qu'a le narrateur de raconter son crime choque par sa froideur et son détachement. Voyant sa chemise maculée de sang, il va jusqu'à accorder plus d'importance à la propreté de celle-ci qu'à la gravité de son acte. L'enfant compare ensuite les côtes de sa victime, dont il roue le cadavre de coups de pied, à celles d'un « chien qui crève de faim » (p.169) et ses yeux « comme du plastique » (p.173) à ceux d'un poisson, démontrant une fois encore le peu de respect qu'il avait pour son père. Cet acte ignoble n'est malheureusement que la conclusion dramatique d'une relation filiale peu sereine. On apprend ainsi que le père « était un menteur » (p.168), qu'il grondait régulièrement son fils, et que ce dernier « (était) enfermé dans un réduit toute la journée, sauf quand il (fallait) aller travailler aux champs ou pour la promenade du soir » (p.172). Quelques rares moments de complicité réunissaient toutefois le père à son enfant, lors de cette promenade du soir, lorsqu'ils allaient ensemble à la pêche ou au moment de l'histoire quotidienne, un rituel dont l'interruption a servi de mobile. Ce n'est qu'à la fin de la nouvelle que le meurtrier éprouve des regrets, non pas pour le crime qu'il a commis, mais « parce (que son père) n' (est) plus là pour (lui) amener la soupe de tortilla » (p.175) et parce qu' « (il) ne (peut) pas lui raconter (qu'il a) senti un poisson » (p.178).

\*\*\*

Le dernier sujet qui nous intéressera dans ce parcours de lecture est celui des frères et des sœurs. Après les grands-pères et les pères, place à la nouvelle génération. Les trois

exemples que nous analyserons illustrent à la perfection trois sentiments bien différents souvent présents dans les relations entre frères et sœurs : la complicité dans *Les Valets de nuit*, l'amour fraternel dans *L'embrasure* et la jalousie dans *Un homme ébranlé*.

Yapaklou et Zibeline, les deux petits enfants de la famille Chagrin dont l'histoire nous est racontée dans *Les Valets de nuit*, symbolisent l'intense complicité qui lie parfois un frère et sa sœur. En effet, les deux petits font « tout ensemble » (p.16). Inséparables d'un bout à l'autre du livre, ils sont livrés à eux-mêmes et tirent du fait d'être ensemble la force d'affronter la situation difficile de la famille. Le narrateur va jusqu'à dire d'eux qu'ils sont « faux jumeaux » (p.16), malgré leurs deux ans d'écart, et l'on finit presque par le croire lorsque les enfants font « un cauchemar. Le même. Un cauchemar de jumeaux » (p.80). Yapaklou et Zibeline sont tous deux animés de la même innocence, du même émerveillement, du même enthousiasme, et ce malgré la confrontation à une dure réalité. Leurs compagnons de jeux disparaissent les uns après les autres, les commandements de payer se multiplient. Même si « ce n'est pas de leur âge » (p.47), les enfants s'estiment assez grands et capables de se débrouiller tout seuls. Ils sont en effet véritablement conscients de la situation à laquelle leur famille se voit confrontée : « pressentant un danger » (p.50), ils dissimulent leurs jouets dans le distributeur de frites. Dans les moments difficiles comme l'abandon de leurs jouets ou la saisie de l'huissier, Yapaklou et Zibeline restent solidaires, présents l'un pour l'autre, et se consolent mutuellement, « blottis l'un contre l'autre » (p.80). Faisant preuve d'intelligence et de prévoyance, ce sont eux qui proposent à leur famille la meilleure solution après l'expulsion de leur maison, la fuite dans le distributeur de frites.

Avec *L'embrasure*, on passe à une relation fraternelle plus mûre, plus adulte. Après que le narrateur a ramené Eva chez lui comme une fille quelconque, la croyant « prête à devenir indécente » (p.67), il est surpris de sa réaction qui change la donne. Des sensations et des pensées qui ne l'avaient jamais effleuré auparavant et qu'il n'arrive pas à expliquer lui parviennent : il ne peut pas la toucher, n'en a « même plus envie » (p.70) et sent « les larmes toutes proches » (p.78). Le narrateur demande ensuite des explications à Eva sur sa situation, ses origines, et sa réaction le surprend : « Elle me dit : “De toute façon, je suis comme ta sœur.” Je la regarde et je me dis que frère et sœur c'est bien puisqu'on est les deux seuls. Je ne sais pas ce que c'est d'avoir une sœur, mais je comprends l'impression douce à l'intérieur, en même temps que la rage. (...) Sœur. Ça me va. Ça me calme. » (p.86) Leur relation désormais fraternelle se fonde sur la confiance, l'innocence, l'absence de désir charnel. Le narrateur refuse de la toucher, craint de perdre sa sœur pour retrouver « une femme comme il y en a mille » (p.106). Le narrateur, qui redoute de s'attacher durablement à une femme, saisit l'occasion de faire d'Eva sa « femme sœur qui (le) comprend, (le) révèle, sans chercher à (l') enfermer » (p.127). Il finit toutefois par céder et décide d'aller plus loin avec elle, mais il « n'oublie pas (qu'il a) commencé par être son frère » (p.140).

Nous avons déjà esquissé les liens qui unissent Claude, père mourant d'*Un homme ébranlé*, à chacun de ses deux fils. Il ne nous reste plus qu'à nous intéresser à la relation entre ces deux demi-frères. D'une part, Gaël, fils illégitime de Claude, débarque à un moment tragique de l'existence de celui-ci, et d'autre part, Cédric, fils révolté mais attaché à son père, ne voit pas ce rapprochement d'un très bon œil. Cédric, « mal à l'aise » (p.25) face à la situation, réagit d'abord par crainte que son père ne soit devenu « naïf » (p.25) par la maladie qui l'accable et manipulé par la mère de Gaël. Cédric se montre davantage préoccupé par ce que représente Gaël pour son père que par son frère lui-même, et la jalousie qu'il nourrit à son égard concerne principalement les décisions de son père. Ainsi, quand Claude décide d'accepter le traitement après la rencontre de Gaël, Cédric, jaloux, se révolte : « Parce que nous, nous ne valons pas la peine que tu veuilles vivre ? » (p.33) De même, lorsque Claude annonce à sa femme qu'il a l'intention de reconnaître Gaël, celle-ci est « convaincue que Cédric s'y opposerait » (p.68), probablement pour des raisons d'héritage. Lorsque les deux

frères se rencontrent pour la première et la seule fois, on sent que Cédric voue à son demi-frère une « hostilité si parfaitement sous contrôle » (p.69) tandis que Gaël, « de mauvaise grâce » (p.69), met « une étrange rancune à (l') ignorer » (p.69). Leur relation, très froide et distante du début à la fin, est toujours régie par la jalousie, et ne risque malheureusement pas de s'améliorer avec la mort de Claude.

\*\*\*

Au terme de ce parcours de lecture, nous sommes amenés à tirer diverses conclusions. L'image que nous avons de la famille à travers ces romans est relativement disparate, du fait de la diversité des situations dépeintes dans les récits : famille unie et solidaire dans *Les Valets de nuit*, famille recomposée rongée par la maladie et les tensions dans *Un homme ébranlé*, un père qui n'est pas un père et une sœur qui n'est pas une sœur dans *L'embrasure*, un fils qui tue son père dans *La Rivière de cailloux*. En revanche, les quatre auteurs ont tous tenu à montrer l'importance de la famille et des membres qui la constituent dans notre société puisqu'elle est pour ainsi dire le cadre de leurs romans et nouvelle. Le grand-père demeure le garant du souvenir, le lien avec un passé souvent douloureux. La génération des pères cristallise presque toutes les tensions, les désaccords, et le rapport au père semble encore et toujours difficile. Le lien fraternel reste un subtil mélange de complicité, d'amour et de haine. Certaines choses semblent éternelles...

\*\*\*

Les numéros de pages entre parenthèses correspondent aux pages des éditions suivantes des livres cités *en italique* au début de chaque paragraphe :

Reynald FREUDIGER, *Angeles*, L'Aire, Vevey, 2011

Pascale KRAMER, *Un homme ébranlé*, Mercure de France, Paris, 2011

Douna LOUP, *L'embrasure*, Mercure de France, Paris, 2010

Marie-Jeanne URECH, *Les Valets de nuit*, L'Aire, Vevey, 2010